

Mais l'un des intérêts du livre est qu'il ne cantonne pas aux discours, livres et idées mais explore les (souvent timides mais comment faire autrement ?) tentatives de mise en application, « sur le terrain » comme on ne disait pas à l'époque, des idées fouriéristes ou autres. C'est bien sûr le cas de Keremma. C'est celui des multiples essais d'écoles sociétaires, de boulangeries sociétaires, dont l'une sera ouverte à Brest rue Vauban, d'asiles pour les petits mendiants, de sociétés de secours mutuel, etc. Sans compter les tentatives pour fonder de véritables phalanstères à la façon de Fourier, tentatives chétives et vite interrompues, comme celles de Cîteaux et de Condé-sur-Vègre, essais non bretons mais auxquels les Bretons s'intéresseront de près. Pour mémoire, rappelons que ces projets n'étaient pas vraiment « utopiques » au sens banal. Il ne fallait qu'un leader, un projet clair, un support économique (ici, industriel), de la suite dans les idées... L'exemple de la réussite exemplaire du Familistère Godin à Guise (Aisne) le montre. Mais les Godin sont rares.

Le livre entrecroise les trajectoires individuelles, les productions intellectuelles, les parutions, les innovations, les essais et tentatives, la politique, la réflexion et la littérature. Cela permet de revenir avec profit sur des questions déjà évoquées plus haut dans l'ouvrage, sous un autre aspect. Mais cela conduit aussi, malheureusement, à souligner un gros défaut du volume, son manque de plan et de démarche clairs, l'aspect, il faut bien le dire, très confus de l'exposé. Souvent, on ne sait plus trop où l'auteur veut nous mener. On a même quelquefois l'impression qu'il plaque sur un chapitre un développement préétabli qui n'avait pas grand-chose à faire ici. Aussi intéressantes que soient les histoires – et elles le sont – des missions jésuites à Brest et des querelles autour de la représentation du Tartuffe sous la Restauration, on a peine à les intégrer facilement au sujet du livre. Les onze pages longuement consacrées à l'Expédition des Mille et à l'invasion de la Calabre par Garibaldi, occasion, certes, de la mort de Paul de Flotte, semblent tout à fait hors de propos. Dans ce contexte, et compte tenu du nombre impressionnant de noms propres de personnes et de lieux, l'absence d'un index se fait criante et on aurait volontiers apprécié aussi une chronologie. La présence d'un « Lexique fouriériste » sera en revanche très utile et très appréciée, mais ne remplace pas l'index manquant.

Au total, malgré ces réserves, un essai très utile et enrichissant.

Jean-François TANGUY

Jakeza LE LAY, *Le Parnasse breton, Un modèle de revendication identitaire en Europe*, préface de Mona Ozouf, Paris, L'Harmattan, Espaces Littéraires, 2015, 261 p.

Sait-on bien encore qui était Louis Tiercelin ? S'il est un peu tombé dans l'oubli – le centenaire de sa mort en 2015 est passé complètement inaperçu ! –, il eut son heure de gloire. Son nom reste attaché à un mouvement littéraire, le Parnasse breton, qu'il lança en 1889 en compagnie du compositeur Guy Ropartz. À l'inverse

de son compère, ce dernier n'a pas été oublié et sa musique continue d'être jouée et enregistrée. M^{me} Le Lay a consacré une thèse à Tiercelin et son mouvement, lui aussi sorti des mémoires, et se trouvait donc toute désignée pour en conter l'histoire.

La principale partie de l'ouvrage s'attache au mouvement lui-même, ses protagonistes et ses activités. À tout seigneur tout honneur, M^{me} Le Lay présente d'abord Louis Tiercelin. Né à Rennes en 1846, il part étudier le droit à Paris. Il y noue de premiers contacts littéraires, avec François Coppée qui l'encourage à écrire, Leconte de Lisle et surtout Heredia, donc des poètes parnassiens : déjà s'annonce le nom du mouvement à venir. Il publie son premier recueil de vers en 1873. Revenu à Rennes, il apprend le breton, suivant les cours de Joseph Loth ; il va désormais écrire dans les deux langues, français et breton. Attaché, déjà pour ses propres enfants, à la liberté de choisir son enseignement, refusant un « même moule à penser », il montre d'emblée ce qui va être une priorité du Parnasse breton : rejeter l'uniformité. Son œuvre littéraire comprend dix-huit recueils de poésie qui le font consacrer par ses pairs « Prince des Poètes bretons ». M^{me} Le Lay y consacre de belles pages (82-92), s'attachant tant à la forme – rythme, choix et agencement des mots, musicalité – qu'au fond. Ces poèmes, souvent dédiés aux Parnassiens, notamment Heredia qui le soutient particulièrement, sont tout empreints de mélancolie, que des deuils cruels parmi ses proches contribuent à expliquer ; on sent l'influence de Chateaubriand et des Romantiques. Tiercelin puise aussi dans l'histoire et le légendaire bretons, il est inspiré par les *gwerziou* et la culture orale. Il publie six romans et nouvelles et trente-huit pièces de théâtre. Il a connu la renommée en Bretagne, à Paris et à l'étranger : ses ouvrages sont édités par les plus grandes maisons, en particulier Lemerre, l'éditeur des Parnassiens, ses pièces sont jouées sur les scènes parisiennes ; l'une d'elles, *Le Sacrement de Judas*, est traduite en espagnol, suédois et tchèque, et représentée aux États-Unis, en Australie et en Nouvelle-Zélande ! Il est par ailleurs musicien, jouant de la harpe et du piano, et compose des livrets d'ouvrages lyriques, en collaboration avec Ropartz. Il a pu être regardé comme le porte-parole des Bretons en France et à l'étranger.

Tiercelin et Ropartz s'attachent à faire connaître les poètes bretons et publient à cette fin, en 1889, une anthologie intitulée *Le Parnasse breton contemporain*, véritable manifeste de décentralisation culturelle. Des œuvres de quatre-vingt-seize auteurs y sont réunies. De grands noms y figurent dont Anatole Le Braz, Charles Le Goffic, Luzel, La Villemarqué, les historiens La Borderie et Kerviler, Orain, Jos Parker, Ropartz et Leconte de Lisle lui-même. On note la présence de huit poétesses comme Zénaïde Fleuriot ou Léocadie Penquer. Bien des écrits sont teintés de nostalgie et puisent dans l'histoire et les traditions de la Bretagne. Seuls deux poètes, Luzel et Narcisse Quellien, écrivent en breton, mais plus d'un texte en français recourt à des termes bretons. Tiercelin lance cette même année le mensuel *L'Hermine* qui paraît jusqu'en 1911, sous sa direction ; la revue est notamment disponible chez Lemerre. On y trouve de la poésie, des contes, des textes en breton

(Le Braz, Calloc'h, Malmanche, Jaffrennou), une actualité littéraire et artistique, des biographies – Villiers de L'isle-Adam – ou encore des articles appelant à la décentralisation culturelle. À côté des poétesses – une quinzaine de femmes y écrivent – et auteurs de Bretagne, on relève des textes de Sully-Prudhomme et Heredia. Les Parnassiens bretons organisent par ailleurs des salons littéraires, des soirées musicales. Deux tentatives de créer un « Panthéon » aux gloires de la Bretagne et un « Institut national de Bretagne » échouent. Les Parnassiens bretons s'impliquent aussi dans le projet de monument à M^{me} de Sévigné à Vitré en 1910 : on compte des partisans tels Tiercelin ou Le Goffic, des adversaires comme Jos Parker. Et ils sont présents au sein de l'Union régionaliste bretonne créée en 1898.

La naissance du Parnasse breton s'était appuyée sur un contexte favorable, objet de la première et fort intéressante partie du livre. À l'étranger se développait un sentiment national se nourrissant du patrimoine et de la culture locale, facteurs d'identité. L'auteur cite ainsi les recherches de Walter Scott en Écosse, celles aussi des peuples de l'Empire austro-hongrois, notamment en Hongrie et dont plus tard devait, par exemple, s'inspirer Bartók. Les Canadiens francophones entendent se démarquer de la culture parisienne et prennent conscience de l'identité propre de leur pays. En France, nombre d'écrivains sont sensibles à leur identité régionale. Apparaissent alors dans la presse les termes *décentralisation* puis *régionalisme*, tandis que la Fédération régionaliste de France prône la décentralisation culturelle. La Provence se situe en pointe avec les félibres autour de Mistral ou Roumanille et d'autres régions suivent, qui voient dans la littérature le support des revendications identitaires. En Bretagne même, divers auteurs font figure de précurseurs : Le Gonidec, Souvestre, La Villemarqué. Brizeux, qui écrit en breton, que Mistral salue, et que Berlioz ou Franck mettent en musique, inspire grandement les Parnassiens bretons. Le succès des écrivains locaux, Corbière, Renan, Villiers, Chateaubriand surtout, les stimule également. Une vie littéraire certaine, notamment à Nantes avec le salon d'Adine Riom et deux sociétés, constitue un facteur favorable. L'influence d'Hugo et d'Hippolyte Lucas, un proche de George Sand, est enfin sensible.

De fait, les Parnassiens bretons se sont largement ouverts sur l'extérieur. Ils collaborent à la presse de l'époque, La Borderie écrit dans la *Revue historique*, Luzel, Orain ou Sébillot dans *Mélusine*, revue consacrée au folklore. Ils sont membres des cercles bretons de Paris, tel *Le Dîner celtique* que préside Renan. Ils tissent des liens avec les régions voisines, Anjou et Normandie. Leurs relations avec le félibrige sont étroites : Brizeux avait ouvert la voie, Luzel est en rapport avec Roumanille et Mistral. Certains d'entre eux sont en lien avec Anatole France, Zola ou Edmond de Goncourt. Le Québec, enfin, n'est pas oublié, *L'Hermine* y est connue.

L'accueil réservé à l'œuvre des Parnassiens bretons fait l'objet de la troisième partie de l'ouvrage, fort riche ; les indices en sont nombreux et concordants. Sur 282 recueils de poésie, plus de la moitié est publiée par des éditeurs parisiens,

notamment Lemerre. Des marques d'estime apparaissent avec les préfaces que signent, par exemple, Lamartine et Hugo pour Léocadie Penquer, Coppée pour Jos Parker. Des Parnassiens reçoivent des prix de l'Académie française ou de l'Académie des Jeux floraux de Toulouse. Des échos de leurs publications apparaissent à la *Revue des Deux Mondes*. Différents Parnassiens sont présents dans la *France contemporaine*, recueil de biographies, tels Le Braz, Le Goffic, Tiercelin, Ropartz. On les trouve aussi dans diverses bibliographies et jusque dans une anthologie due à un critique néerlandais. Un rapport officiel de Catulle Mendès sur les poètes français cite, parmi les 150 noms recensés, vingt-trois Parnassiens bretons : Marie de Valandré ou Luzel y côtoient Baudelaire et Lamartine. Ce rapport mentionne l'appréciation de critiques majeurs comme Sainte-Beuve, Banville ou Heredia, sensibles à la qualité des vers des Parnassiens et à leur attachement à la Bretagne. Le Parnasse breton est par ailleurs connu et apprécié au Canada, en Belgique et aussi en Grande-Bretagne. Une librairie de Londres distribue *L'Hermine*, une anthologie de poètes celtiques de langue anglaise fait une place à Tiercelin, mais aussi à Leconte de Lisle et Villiers aux côtés de Byron et Yeats ; une quarantaine de recueils de poésie des Parnassiens bretons apparaît au catalogue de la *British Library*. Aux États-Unis, une Américaine éprise de la Bretagne et amie de Le Braz et Luzel fait connaître les Parnassiens dont certains sont présents à la *Library of Congress*. Passée l'existence officielle du Parnasse breton, et notamment après la disparition de *L'Hermine* en 1911, plusieurs auteurs s'en inspirent : Tanguy Malmanche, Taldir Jaffrennou, Yan-Ber Calloc'h qui écrivent en breton, et des francophones, tel Camille Le Mercier d'Erm qui publie, en 1919, une nouvelle anthologie du type de celle de 1889. Des revues tentent aussi de relancer *L'Hermine* : *Gwalarn* autour de Ropartz Hemon et *Le Goéland* de Théophile Briant.

Dans la dernière partie de son ouvrage, M^{me} Le Lay rappelle quelques caractéristiques du Parnasse breton. Ses membres sont unis autour de l'amour des Lettres et de la Bretagne, ce qui n'empêche qu'il y ait parmi eux des conservateurs comme La Villemarqué ou La Borderie, et des républicains, voire des socialistes, tels Le Goffic, Luzel, Le Braz. M^{me} Le Lay insiste aussi sur l'esprit d'ouverture du mouvement : recherche de l'identité bretonne et refus de l'uniformité s'accompagnent de l'affirmation du bilinguisme et de l'aspiration au fédéralisme et non au séparatisme. Notons que l'ouvrage s'enrichit de nombreux passages de poésies des Parnassiens, qui en agrémentent la lecture. La liste des collaborateurs de *L'Hermine* et une biobibliographie des quatre-vingt-seize auteurs présents dans l'anthologie de 1889 constituent enfin deux utiles annexes.

Que nous soient permis quelques légers regrets qui ne remettent nullement en cause le grand intérêt de cet ouvrage, nourri de recherches fort approfondies. On relève çà et là des coquilles, mais quel est le livre qui n'en contient pas ? Des illustrations – pages d'éditions Lemerre, portraits – auraient été les bienvenues ; sans doute n'est-ce pas l'usage dans cette collection. On lit aussi, jusque dans la préface de M^{me} Ozouf, que la bataille de Ballon, regardée par certains comme l'un

de nos « mythes fondateurs », aurait eu lieu en 824, et non 845 ; tout cela, certes, est bien loin... Dans la conclusion, enfin, on peut lire que « l'appel en 1889 de Louis Tiercelin [...] a été non seulement entendu [...] mais encore honoré des plus grands noms de l'époque, tels Victor Hugo, Lamartine, Victor de Laprade, Heredia [...] », tous, hors Heredia, morts à cette date ! C'est tout de même une formulation malheureuse !

Puisse le beau livre de M^{me} Le Lay permettre au promeneur empruntant, non loin de la gare de Rennes, la rue Tiercelin, sensiblement moins longue que la rue Ropartz, de se souvenir que ces hommes firent briller la Bretagne au firmament des Belles-Lettres.

Michel MARÉCHAL

Agnès GUILLAUME, Thierry HARDIER, André LASBLEIS, *Les lettres de guerre du sergent Eugène Lasbleis (1915-1918)*, [Noyon], Edhisto et Foyer Socio-éducatif Éluard, 2015, 386 p.

Au printemps 1915, le jeune soldat lamballais Eugène Lasbleis part à la guerre. Il a tout juste 19 ans. Un siècle plus tard, des élèves du collège Paul Éluard de Noyon participent à la publication des lettres qu'il a adressées à ses parents d'avril 1915 à septembre 1919. Ces lettres ont été retrouvées en 1992 dans la maison familiale par le fils du soldat, André Lasbleis.

L'histoire de ce livre est en premier lieu une démonstration de la prégnance mémorielle de cette guerre. Depuis la « génération du feu », les fils, les petits-fils, parfois les arrière-petits-fils ont porté, volontaires ou contraints, la mémoire de ce conflit. Les enfants sont devenus responsables de la transmission d'une expérience douloureuse désormais exemplaire : 1914-1918 est un repère moral, à la fois une mise en garde contre la violence extrême et une apologie de la capacité des hommes à y faire face et/ou la dénoncer.

Ce livre est aussi une histoire bretonne. Eugène Lasbleis est né à Lamballe dans une famille de marins de Bréhat. Les naufrages successifs ont multiplié les « péris en mer ». Pour échapper à ce métier dévoreur de vies, l'école est la planche de salut. Le père d'Eugène est professeur à l'école primaire supérieure de Lamballe ; lui-même passe le brevet élémentaire, puis travaille dans les bureaux des Chemins de fer de l'Ouest. Après la guerre, comme nombre d'anciens poilus bretons, il quitte sa région, s'installe à Saint-Quentin, mais il ne rompt pas les amarres bretonnes. Tous les étés, la famille se retrouve dans la maison familiale de Bréhat. Son fils, André, suit la voie tracée. Il fait sa vie dans l'Oise, là même où son père a combattu une grande partie de l'année 1916. En 2013, il confie aux professeurs d'histoire du collège de Noyon les 526 lettres de guerre, qui constituent la substance de cet